

La divination au quotidien : le sikidy et ses formes symboliques

(COURS DU PREMIER SEMESTRE 2012-2013

Niveau Master I, pour 10 Credits ECTS)

Jean François RABEDIMY

(Docteur en Anthropologie,

Maître de Conférences,

Université de *Toliary*)

Etienne RAZAFINDEHIBE

(Docteur en philosophie,

Maître de Conférences

Université de *Toamasina*)

PREMIER COURS

En guise de préambule

A Madagascar, en milieu rural comme en milieu urbain, avec les turpitudes d'un quotidien incertain sur fond de crises politiques, économiques et sociales récurrentes, le « mpisikidy », « ombiasa » « mpanandro », (devin- guérisseur) fait maintenant partie du « paysage social ». Car dans l'imaginaire collectif, grâce aux savoirs que leur confère donc l'art divinatoire par les graines du sikidy, ils arrivent à se glisser dans l'interstice du visible et de l'invisible, du conscient et de l'inconscient, du proche et du lointain. L'art divinatoire par le sikidy ne relève-t-il que du charlatanisme et de la magie, comme certains semblent vouloir le dire ou s'inscrit-il, à l'inverse, dans une démarche affirmée de cette universalité de la pensée rationnelle déjà soutenue par Claude LEVI-STRAUSS dans La Pensée sauvage, il y a presque cinquante ans de cela ?

Mais plutôt que d'avoir cette vision binaire et si tranchée du genre, rationnel/empirique, certitude /croyance ou encore, réel/ symbolique, ne faut-il pas avoir, à la lumière des différentes figures symboliques du sikidy, un regard nuancé des choses, fait de décloisonnement, d'articulation et de complémentarité ? Ici, les pratiques magiques et l'art divinatoires du « maître du sikidy » semblent aller de pair avec les démarches méthodiques d'un chercheur scientifique qui (à partir d'hypothèses hardies, d'observations soutenues, d'essais inlassablement repris) espère découvrir telle ou telle configuration inhabituelle dans l'art combinatoire du sikidy appelée « inton-tsikidy », « tökan-tsikidy », « fohatse ». L'on se demande si le « maître du sikidy » qui consacre des heures et des heures et des années durant à réaliser ces configurations particulières du sikidy ne procède pas, lui aussi, par raisonnements hypothético-déductifs en s'appuyant également sur des calculs combinatoires assez compliqués. Dans ce sens, ne peut-on pas parler ici de « mathématiques sans écriture » ?

Les techniques du sikidy à Madagascar ne participent-t-elles pas, bien au-delà de leur dimension thérapeutique et magique, à ce nouveau champ de recherche en anthropologie sociale qu'est l' « ethnomathématique » ?

Regards croisés sur l'historique du *sikidy* à Madagascar

a)- Le « diseur des choses cachées » : le devin-guérisseur ou *mpisikidy*

L'homme ne se contente pas de vivre dans son présent, mais il entend également se projeter dans l'avenir, son avenir. Cet avenir qu'il habite déjà en image, grâce à sa faculté anticipatrice, n'est malheureusement pas gagné d'avance. Car cet avenir est encore un « à-venir » et s'inscrit, de ce fait, sous le sceau de l'incertitude ; il relève de l'ordre du «*peut-être!*» et du «*pourquoi pas ceci plutôt que cela?*». En un mot, cet avenir appartient au champ du possible. Tout ceci pour dire jusqu'à quel point l'homme est appelé à se projeter dans son « à-venir ». Vivre son humanité, n'est-ce pas se donner à fond pour construire son « à-venir » ?

En fait, qui ne désire pas devenir autrement que ce qu'il est en ce moment ? Qui ne désire pas, d'ici quelques mois, d'ici quelques années, vivre mieux qu'aujourd'hui ? Dans cette tension vers un lendemain plus tonifiant qu'aujourd'hui et plus rayonnant qu'hier, il ne suffit pas d'y rêver mais encore faudrait-il se donner les moyens de ses rêves (1) ! Certaines personnes sont plus entreprenantes que d'autres. Oui, notre « vouloir-vivre » se mesure effectivement à l'aune de notre faculté de faire de notre rêve d'hier et d'aujourd'hui une réalité de plus en plus tangible, au fur et à mesure que nous cheminons vers l'« à-venir ».

Faire coïncider l'ordre de nos désirs à l'ordre de la réalité et ce, dans une démarche de construction de soi, n'est-ce pas ce qui donne sens à notre vie ? Car la vie est un chantier ouvert. Et notre tonalité vitale est fonction de notre capacité à nous investir dans ce chantier. « *Zañahary tsy mitahy ny vaka* », nous dit à ce sujet un proverbe malgache (2). Par ailleurs, la vie est une course à la différence. Et si au fil de cette course nous finissons par devenir différents, n'est-ce pas à cause de notre capacité à nous mobiliser dans cette course à la différence ? Mais dans la vie, il ne suffit pas seulement d'être persévérant dans la conduite de nos différents projets. Encore faudrait-il savoir inscrire nos projets dans l'ordre normal des choses pour ne pas nous trouver en porte à faux avec l'« ordre du destin » (*lahatra* ; *vintaña* ;

(1) Ce proverbe malgache est très éclairant à ce sujet : *Malalaka ny doranga, fö izay fanaoko vödy foaña edy idibahaña* (« La plaine est immense, mais on ne peut occuper que la surface de son derrière »).

(2) « Dieu n'aide point l'oisif ». C'est l'équivalent du proverbe français : « Aide-toi et le ciel t'aidera ».

andro ; *anjara* ; *tendry*). C'est ce qu'on appelle communément « être en phase avec sa bonne étoile », et que les Malgaches désignent par des expressions du genre : « *ambini-manao* », « *sasa-draha migödaña* » ; « *tsara vintaña* », « *tsara rano nandroaña* », « *atrefin-Jañahary* », « *misy riziky* ». Mais tout en reconnaissant le caractère irréversible du destin (1), les Malgaches pensent qu'il existe toutefois une certaine marge de manœuvre (très infime, il est vrai) que Dieu nous a laissée pour « re-jouer et déjouer » l'inéluctabilité de ce destin. Dans la vision du monde du Malgache, c'est à ce prix que nous accédons à notre humanité tant il est vrai que nous ne devons pas nous contenter de subir passivement ce destin. Il nous appartient de l'infléchir à notre avantage, dans la mesure de nos moyens. Et si nous sentons que nos moyens sont limités, rien ne nous empêche de faire appel à des personnes mieux placées pour nous accompagner.

Grâce à son art divinatoire, le devin-guérisseur (*ombiasa* ; *mpisikidy* ; *mpanandro*, *mpitaiza*) est donc la « personne ressource » la mieux indiquée si nous voulons « re-jouer » notre destin. Par ses techniques divinatoires, on pense qu'il peut assouplir l'inéluctabilité du destin et y apporter une certaine retouche. Aussi, faut-il l'approcher non seulement pour attirer l'attention bienveillante des divinités pour nous aider à « déjouer le jeu du destin » mais également pour éloigner les mauvais sorts ou *masantôko*. Autrement dit, le devin-guérisseur n'est pas que le « *Diseur des choses cachées* », mais il est cette main précieuse qui nous accompagne pour nous aider à « corriger » les données brutes de la nature. Il est à l'image de l'ingéniosité du paysan *betsileo* pour déjouer le cours normal d'un ruisseau, en faveur d'un versant de colline qu'il veut irriguer (2). Par des rites spécifiques du genre, « *mañarimbitaña* », « *mañala diditry* » ou encore « *mañala faran'ny löhany* », le devin-guérisseur entend ainsi donner au cours normal des choses une certaine inflexion en faveur de son client (3).

(1) Le proverbe suivant insiste sur cette question : « *Anjara tsy miölaka* » (« Le destin ne souffre d'aucun détour » ; « Le destin ne comporte aucune déviation » ; « Le destin n'infléchit point son trajectoire »).

(2) Cf. Lucien LEVY-BRUHL, *L'âme primitive*, Paris, Félix Alcan, 1927, pp.11 et suiv. (Il s'agit ici de la version numérisée que vous pouvez consulter dans votre bibliothèque numérique du site www.anthropomada.com). Pour la version papier : *L'âme primitive*, Paris, PUF, 1963.

(3) Cf. Jean François RABEDIMY, *Vintaña, andro : un mode de représentation du monde dans l'ancienne société Sakalava du Menabe à Madagascar*, Thèse de Doctorat de III^e cycle (sous la direction de Jacques LOMBARD), Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1980

Dans leur imaginaire collectif, les Malgaches comparent l'art divinatoire par les graines du *sikidy* ou *sikily* (1) à un « troisième œil ». Cet œil est différent de l'œil biologique. Celui qui en est pourvu peut voir la continuité de la « chaîne de la vie » qui va du règne minéral au règne animal, en passant par le végétal. Ces trois règnes servent de réceptacle aux forces mystiques et invisibles. C'est ainsi qu'un objet apparemment anodin (une liane entrelacée, un rocher), qu'un endroit sans attrait particulier (une embouchure, un lambeau de forêt) et qu'un animal quelconque (un lézard, un papillon) peuvent devenir un lieu de concentration fulgurante des forces invisibles. Il vous faut donc ce « troisième œil » pour voir l'entrelacement des liens entre ces différents règnes. Et si vous êtes en mesure de voir clairement ces liens si tenus, alors vous êtes très bien placé pour faire face aux aléas de la vie. Car dans une telle posture, vous ne courez pas le risque de recevoir, sans aucune protection, les ondes négatives de la vie. Et si au détour du chemin de la vie, il vous arrive tout de même d'être nez à nez avec telle ou telle mésaventure, avec l'aide devin des graines de *sikidy*, vous savez au moins pourquoi les choses en sont ainsi et non autrement. Car trouver un principe explicatif à tel ou tel raté de la vie, ne peut que donner sens à la vie. En effet, rien de plus insoutenable que d'avoir cette impression d'être confronté à un non sens et donc, à l'absurdité de la vie. Une souffrance qui a un sens devient supportable.

C'est pourquoi, depuis l'aube de l'humanité, la divination fait partie des pratiques sociales. Car il y a en tout homme, ce que Claude LEVI-STRAUSS appelle l'« appétit de connaissance objective » (2), le poussant à chercher des explications qui, à ses yeux, ont du sens. C'est dans la rationalité que l'homme moderne pense trouver les explications sensées. Et pourtant, force est de constater que nos sociétés d'aujourd'hui, malgré toute sa rationalité ostentatoirement affichée, recèlent encore des poches d'irrationalité. En témoigne l'importance accordée à l'horoscope. C'est à vous couper le souffle ! Au Nord comme au Sud, à l'Est comme à l'Ouest, combien sont les Journaux qui y consacrent des colonnes entières de leur Quotidien ? Combien sont les stations radiophoniques qui y réservent une bonne partie de leur émission matinale ? Dans les pays en émergence comme

(1) Les deux termes sont valables. Dans le Sud et l'Ouest malgaches, on dit « *sikily* » au lieu de « *sikidy* ».

(2) Cf. Claude LEVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962; lire également, Edward Evan EVANS-PRITCHARD, *La religion des primitifs à travers les théories des anthropologues*, Payot, Paris, 1965.

dans les pays post-industrialisés et face à l'incertitude de l'avenir, on fait souvent appel aux « *diseurs des choses cachées* » et aux voyants.

Comme l'a si bien souligné Raymond DECARY (1891-1973), l'art divinatoire par les graines (*sikidy ou sikily*) se pratique bien dans toutes les régions de Madagascar (1). Cette technique divinatoire est étroitement liée à l'histoire du

(1) Cf. Raymond DECARY, *La divination malgache par le sikily*, Paris, Publication du Centre Universitaire des Langues Orientales vivantes (Volume IX), 1970. Notons que Raymond DEACARY a beaucoup contribué à une meilleure connaissance des mœurs et coutumes des différentes populations de Madagascar ainsi que de son patrimoine floristique et faunistique. Ses nombreux travaux en botanique et en zoologie à Madagascar lui ont valu la reconnaissance du monde scientifique de son temps. Il a été membre de nombreuses sociétés savantes (Académie malgache à Tananarive, Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris, Académie des sciences d'outre-mer à Paris,...). Une dizaine de genres et une centaine d'espèces endémiques malgaches portent son nom et à sa mort, il a légué au Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris dans les 40.000 herbiers qu'il a collectés personnellement dans tous les coins et recoins de Madagascar de 1922 à 1944. Il est, dans ce sens, l'un des précurseurs de l'ethnobotanique à Madagascar. Juriste de formation (diplôme de licence en Droit, en 1912) il s'est très vite intéressé à l'ethnologie, à l'histoire ou encore à l'étude des langues orientales, dont le malgache. Après de brillantes études, à Paris, à l'Ecole nationale de France d'outre-mer, il a été nommé en 1922 à Madagascar comme Administrateur des colonies. Peu à peu, il a gravi les échelons de la fonction publique coloniale pour être ainsi promu au poste de Directeur Adjoint du Cabinet du Gouverneur Général à Tananarive, en 1933. Homme polyvalent et grand travailleur, il s'est vu également attribué une importante mission scientifique à Madagascar et c'est ainsi qu'il a été nommé Directeur de la recherche scientifique à Madagascar, en 1937 (un poste très important qui lui a permis de voyager un peu partout dans la Grande île, à la rencontre des populations. parmi ses nombreuses publications, mentionnons : *L'Androy, essai de monographie régionale*, Paris, Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, (2 vol), 1930-1933 ; *L'Etablissement de Sainte-Marie de Madagascar sous la Restauration et le rôle de Sylvain Roux*, Paris, Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1937 ; *Plantes et animaux utiles de Madagascar*, Marseille, Annales du Musée colonial, 1946 ; *La faune malgache*, Paris, Payot, 1950 ; *Mœurs et coutumes des Malgaches*, Paris, Payot, 1951 ; *L'Habitat à Madagascar*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1958. *Les ordalies et sacrifices rituels chez les anciens Malgaches*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1959 ; *L'Ile Nosy-Be de Madagascar : histoire d'une colonisation*, Paris, Éditions maritimes et d'outre-mer, 1960 ; *La mort et les coutumes funéraires à Madagascar*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1962 ; *Contes et légendes du sud-ouest de Madagascar*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1964 ; *Souvenirs et croquis de la terre malgache*, Paris, Éditions maritimes et d'outre-mer, 1969. Homme de terrain, Raymond DECARY entend le revendiquer à la fin de sa vie. Aussi, dans ses notes biographiques, n'hésite-t-il pas à nous dire haut et fort : « *Je suis allé à peu près partout, ne cessant de chercher, de noter, de collectionner* ». Il a rendu son dernier souffle à Paris (Hôpital du Val de Grâce) en 1973, un an seulement après la première crise politique malgache de Mai 72. Coïncidence de l'histoire ?

peuplement de la Grande île. Or, les historiens qui ont consacré une partie de leurs travaux sur les premières âmes de cette « île-continent », à savoir, les Proto-malgaches, sont tous restés muets pour dire si oui ou non, ces Proto-Malgaches étaient réellement en phase avec la divination par les graines (1). Mais ce silence ne nous autorise pas à conclure que ces Proto-malgaches (2) ne pratiquaient pas d'autres formes de divination, en dehors du *sikidy*.

b)-Sur les traces des explorateurs, administrateurs et chercheurs coloniaux à propos de l'art divinatoire par les graines

Les diverses vagues de migration qui se sont succédées à Madagascar n'ont pas manqué d'enrichir et de consolider l'art divinatoire malgache. Il y a eu d'abord les Austronésiens avec leur calendrier lunaire. Nous retrouvons encore ce calendrier lunaire dans de nombreux rites agraires ; et puis, les Bantous avec leur culte de possession ; ensuite, les Arabes avec leur calendrier solaire et leur technique de divination par les graines ou *sikily*. Ces différents apports ont façonné dans une fascinante symbiose toute la divination malgache.

Parmi les chroniqueurs arabes des anciens temps, signalons que MACOUDI, Ibn BATOUTA a mentionné dans ses écrits des faits culturels forts intéressants sur Madagascar, notamment dans le domaine de l'art divinatoire. Mais il n'y a pas que les Arabes qui ont vulgarisé le *sikidy* dans la Grande île ; les immigrants africains y ont largement contribué et ce, dès le VIII^e siècle de l'ère chrétienne (3). Dans son Encyclopédie consacrée à l'islam, FERRRAND a produit une œuvre très détaillée des variantes de la technique du « *sikily* » sur l'ensemble de l'île. Sans ignorer l'influence africaine, il y a surtout insisté sur l'origine arabe de la divination par

(1) Cf. Camille de LA VAISSIERE, *Histoire de Madagascar, ses habitants, ses missionnaires*, Paris, Editions Victor Lecoffre (2 Vol.), 1884 ; Hubert Jules DESCHAMPS, *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1965 ; Edouard RALAIMIHOATRA, *Histoire de Madagascar*, Tananarive, Librairie de Madagascar, 1982.

(2) Que l'imaginaire collectif assimile souvent sur les Hautes Terres aux *Vazimba*, dans les forêts humides de la côte orientale aux *Kalanôro*, dans région de Tuléar et dans la forêt d'*Andavadoaka* de la région de *Befandriana Sud*.

(3) Cf. Jean François RABEDIMY, *Vintaña, andro : un mode de représentation du monde dans l'ancienne société Sakalava du Menabe à Madagascar*, Thèse de Doctorat de III^e cycle (sous la direction de Jaques LOMBARD), Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1980

les graines. Dans certains dialectes arabes, rapporte-t-il à ce sujet, le terme « *sikhl* » veut dire « figure », « combinaison de figures géométriques », « art divinatoire ». De terme « *sikhl* » est venu le mot malgache « *sikily* » ou « *sikidy* ».

En 1617, Luis MARIANO, dans ses correspondances, insistait déjà sur la réputation de certains « grands maîtres du *sikily* » sur la côte Ouest de Madagascar.

En 1660, Etienne de FLACOURT, fin observateur de la société malgache, ne se contentait pas de répéter, après ses prédécesseurs, que le *sikidy* se pratiquait dans toutes les régions de Madagascar. Mais il avait déjà eu cette heureuse intuition d'affirmer que cet art divinatoire repose sur une démarche de rationalité et non sur la survivance d'une pratique obsolète et dépassée, propre au primitif. Plutôt que d'avoir un regard extérieur et distant, il faut, nous dit-il, parler de cette pratique divinatoire en tenant réellement compte du vécu et du ressenti de ses adeptes (1). De ce point de vue, on peut dire qu'Etienne de FLACOURT était réellement en avance par rapport à son temps. Alfred GRANDIDIER et Guillaume GRANDIDIER (le père et le fils) qui ont consacré l'essentiel de leurs travaux sur la Grande île n'ont fait que consolider cette approche innovante d'Etienne de FLACOURT. (2).

Mais c'est surtout Raymond DECARY, un administrateur colonial polyvalent (3), qui a le plus fourni, dans son ouvrage intitulé « *La divination malgache par le sikily* », de précieuses informations sur cette pratique divinatoire. Sa formation en anthropologie lui a permis d'avoir les outils théoriques nécessaires dans ce sens. Dans une démarche d'« observation participante » qui est le propre de l'anthropologue pour ses enquêtes de terrain, il a orienté ses recherches sur deux axes qui se complètent merveilleusement. D'un côté, il s'est efforcé de bien observer et de restituer les arcanes de l'art de combiner les graines (*manangan-tsikidy* ; *mandaha-tsikidy*) tout en essayant de donner quelques grilles de lecture des

(1) Etienne de FLACOURT, *Histoire de la Grande île de Madagascar composée par le Sieur De Flacourt, Directeur Général de la Compagnie française, et Commandant pour sa Majesté dans ladite isles et les isles adjacentes*, Paris, Editions Gervais Clovzier, 1661.

(2) Alfred GRANDIDIER et Guillaume GRANDIDIER, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* (Vol. 4, « *Ethnographie de Madagascar* »), Paris, imprimerie Nationale, 1908- 1917.

(3) Après ses études de droit, il a suivi un autre parcours académique en ethnologie. Ce parcours a été très bénéfique pour sa carrière professionnelle à Madagascar : de simple administrateur colonial dans un chef lieu de district de province, il a fini par graviter jusqu'au sommet de la pyramide, en devenant l'Adjoint du Directeur du Cabinet du Gouverneur Général, à Tananarive. Une année plus tard, le voici nommé Directeur de la recherche scientifique à Madagascar : un poste technique prestigieux et très envié !

configurations ainsi obtenues (*mamaky sora-tsikidy*) ; de l'autre, dans une démarche de proximité et de partage, il s'est mobilisé dans la saisie de l'environnement mental et quotidien de l'indigène, s'inscrivant ainsi dans le sillage des fonctionnalistes (1).

Quoiqu'il en soit, les travaux de Raymond DECARY n'ont pas permis de lever le voile historique sur les différentes étapes de l'évolution de l'art du *sikidy* à Madagascar. Car il est évident qu'une fois vulgarisé dans toute l'île, cet art divinatoire par les graines a dû s'enrichir par d'autres apports culturels et évoluer progressivement ainsi au fil des siècles, dans une logique de dynamique interne.

Par ailleurs, tous les chercheurs qui ont travaillé sur cette question semblent s'accorder sur le fait que ce sont les groupes islamisés de l'ethnie *Antemoro* (Sud-Est de l'île) qui sont les premiers à pratiquer l'art divinatoire par les graines. On parle plus particulièrement ici du groupe *Anakara* (2). Dans leurs traditions orales, ces *Anakara* racontent que ce sont les « Grands Maîtres devins-guérisseurs » venus de *Maka* (malgachisation de la ville sainte, *La Mecque*) qui ont initié leurs hôtes malgaches à la technique de « lecture des choses cachées » (3). Au début, nous dit-

(1) Cf. votre **Cours N°3 d'Anthropologie Générale**, pp.4-24 (www.anthropomada.com) . Lire également le « Dossier d'Appui au Cours N°3 », notamment les ouvrages de MALINOWSKI, de RADCLIFFE-BROWN, de PRITCHARD.

(2) Les *Anakara* sont l'une des composantes du groupe *Antalaotra* de la société *antemoro* du Sud-Est malgache. Les *Anakara* sont connus pour leur connaissance en astrologie. On les appelle les « *ampiandra vintaña* » (ceux qui lèvent la tête vers le ciel pour scruter le destin). L'observation du mouvement de la lune ainsi que du positionnement des trois étoiles *Alakilily* (de la constellation de Scorpion) figurent parmi leurs activités au quotidien (Cf. RAKOTONIRAINY, *La clé de l'astrologie malgache ou l'Al Iklil*, Tananarive, Imprimerie Ny Nosy, 1963). Aucune action d'envergure ne peut se faire sans leur avis. Où et quand faut-il fonder un village ? Quand faut-il construire sa maison, entreprendre un voyage, courtiser une femme, se marier, répudier sa femme ? A quel moment de la journée faut-il engager une bataille, initier des pourparlers en vue d'une réconciliation ? Autant d'actions qui demandent l'avis d'un *ampiandra vintaña*. Par ailleurs, le fait de maîtriser l'écriture arabico-malgache ou *sorabe*, donnait aux *Anakara* cet avantage de pouvoir consigner sur papier (et donc d'archiver) la généalogie des souverains. On raconte que certains d'entre eux sont même partis en Arabie pour se perfectionner dans l'art divinatoire par les graines. Parmi les *Antalaotra*, ce sont les *Anakara* qui ont le plus voyagé dans l'île, en proposant leurs prestations auprès des princes et rois. Ils sont devenus des conseillers très appréciés du roi ANDRIANAMPOINIMERINA pour l'unification de son royaume et ce, à l'issue d'un siècle de guerre intestine entre les notables et princes du royaume (Cf. Ferdinand KASANGA, *Tantaran'ny Antemoro Anakara teto Imerina tamin'ny andron'Andrianampoinimerina sy Ilaidama*, Tananarive, Société d'Imprimerie Antananarivo, 1956; *Fanandroana antemoro (Anakara)*, Tananarive, Imprimerie Antananarivo, 1957).

(3) « *Sikily alanana, avy Maka* » (Le sikily sur le sable vient de La Mecque).

on, les *Anakara* se contentaient simplement de dessiner des figures géométriques variées sur du sable et qu'ils prenaient soin d'effacer systématiquement, une fois la consultation terminée. Soutenu par des formules incantatoires, le devin-guérisseur *anakara* qui trace ainsi ces figures géométriques sur du sable, croit opérer sous l'inspiration des puissances invisibles et du monde des esprits. Grâce à ces formules incantatoires, il arrive donc à « réveiller » les puissances invisibles qui « somnolent » dans tel ou tel banc de sable. A côté des *ombiasa* (devins-guérisseurs) d'origine arabe et /ou initiés par des Arabes, figurent d'autres *ombiasa* sur les Hautes Terres, en *Imerina*, en pays *Betsileo*, en pays *Tsimihety*. A partir de là, les traditions orales évoquent, pêle-mêle, les noms d'anciens « Grands-Maîtres du *sikidy* » qui sont des autochtones, comme *DEBADEBA*, *KALANÔRO*, *RAMAITSOANKANJO*, *RAKELIVALAVO*. Dans certaines régions de Madagascar, ces *ombiasa* sont devenus des personnages mythiques, sous la figure des « maîtres de la terre », des « premiers immigrants » ou encore, des « premiers habitants du lieu » (*tompontany*, *vazimba*). Dans l'Ouest malgache, l'imaginaire collectif va même jusqu'à les associer au monde des *koko* ou esprits de la forêt.

c)- *A l'écoute des traditions orales du royaume Sakalava-Menabe (1)*

L'Ouest malgache est l'une des régions de Madagascar qui a accueilli et développé cet art divinatoire importé et vulgarisé par les *Antemoro* islamisés.

(1) Le royaume *sakalava-Menabe*, situé sur la côte ouest malgache, a fait l'objet d'une vaste enquête en Sciences humaines et sociales initiée par l'Université d'Antananarivo et par l'Université de Toliary, à l'occasion du rite du *Fitampoha* de 1978. Dans une approche pluridisciplinaire, il était question de saisir toute la dynamique socioculturelle qui sous-tend encore jusqu'à ce jour la cohésion de ce royaume qui a cessé d'être politiquement effectif dès le début de la colonisation française. Ce travail collectif a été consigné dans un film long métrage (*Le Fitampoha*), réalisé par Jacques LOMBARD, et dans un ouvrage dirigé par l'historienne Françoise RAISON-JOURDE, *Les souverains de Madagascar. L'histoire royale et ses résurgences contemporaines*, Paris, Karthala, 1983 (Pour en savoir plus sur le royaume *sakalava-Menabe*, lire également, Jacques LOMBARD, *La royauté sakalava. Formation, développement et effondrement du XVII^e au XVIII^e siècle*, Tananarive, O.R.S.T.O.M, 1973). Ce sont les *Maroseraña*, avec l'aide des *ombiasa*, qui ont pu s'imposer par rapport aux autres groupes, en donnant ainsi au royaume son unité politique. Les traditions orales racontent à ce sujet qu'à chaque conquête d'un nouveau territoire, les *Maroseraña* avaient l'habitude de sceller leur victoire par le sacrifice d'un zébu au pelage rouge (*mena*). Aussi, le rouge a-t-il fini par devenir le symbole de la royauté. Certaines traditions orales racontent qu'au cours de cette cérémonie, on procédait également au sacrifice d'êtres humains (un homme et une femme). Les descendants de ce couple, en échange du sang (réel ou symbolique?) versé pour le royaume, ont droit à une certaine immunité pour faute commise envers le souverain et portent le nom envié de *tsimatimanota*.

Jusqu'à présent, quelques recherches anthropologiques seulement sont consacrées à ce sujet. Le chantier de recherche offre d'énormes potentialités qui restent encore à exploiter. En témoigne ce récit que nous avons pu recueillir, il y a vingt ans de cela, auprès de l'*ombiasa* FIANDROHA de *Manja*, au coeur du royaume du *sakalava Menabe*.

Ce récit raconte, en termes très imagés, l'origine du *sikidy* ainsi que les noms des huit « configurations-mères » (*renin-tsikidy*) qui vont « donner naissance » (*miteraka*) aux autres configurations. Écoutons le récit :

« Il y eut un homme appelé RASOLO. Il fit des études sur l'islam à la Mecque, en Arabie. A la fin de ses études, il décida de quitter le pays. Mais avant de quitter ce pays, il épousa une fille issue d'une grande famille de la Mecque. Un vendredi, le couple quitta le pays.

RASOLO et sa femme traversèrent la mer à pied. Et la mer s'ouvrit en leur donnant passage pour se refermer aussitôt après, derrière eux. RASOLO marcha devant, muni d'une canne qui fendit les eaux. Sa femme, les bagages bien calés sur la tête, le suivit par derrière.

Après des jours et des semaines de traversée, ils arrivèrent sur une île. Ce fut l'île Sainte-Marie, qui autrefois s'appelait : « Nosy Ibrahima » (île Ibrahim). RASOLO et sa femme y séjournèrent pour longtemps. Là, ils eurent des enfants dont deux garçons et deux filles.

Lorsque ces quatre enfants atteignirent l'âge du mariage, RASOLO fit fermenter deux cruches d'alcool.

Un vendredi, il appela les deux premiers enfants, un garçon et une fille. Ils les firent asseoir sur une natte faisant, face à l'Est. Le garçon était placé au Nord et la fille au Sud. Puis RASOLO se mit à prier pour ses enfants, en récitant des formules incantatoires. Après cette prière, les deux enfants se marièrent. RASOLO en fit de même pour ses deux autres enfants. A la fin de l'opération, les quatre enfants devinrent époux et épouses. Et les descendants de ces deux couples peuplèrent la partie Est de la grande île. On appela ces habitants Vazimba. La femme de RASOLO vieillit. RASOLO, le mari, s'enterra

pendant six mois sans que la tombe fût bouchée. Après six mois d'auto-enterrément, RASOLO retrouva sa jeunesse. Il retourna à La Mecque, avec sa vieille épouse. Là, RASOLO épousa une autre jeune fille de la Mecque, issue elle aussi d'une grande famille. Et il revint encore une fois dans l'île Ibrahim. De cette seconde union naquirent huit enfants (quatre garçons et quatre filles), à savoir:

1) - TALE

2)-MALY

3)-FAHATELO

4)-BILADY

5)-FIANAHAÑA

6)-ABIDY

7)-BETSIMISAY

8)-FAHAVALO

Les quatre garçons et les quatre filles se marièrent entre eux et mettent à leur tour quatre enfants, à savoir

1)-FAHASIVY

2)-HAJA

3)-LALA ou LALANA

4)-SOROTA ou SÔROTAÑA

Ces quatre enfants, dont deux garçons et deux filles, donnèrent naissance à deux autres enfants qui sont :

1)- OMBIASA

2)- SELY ou TÔVOLAHY.

Ces deux enfants (un garçon et une fille) donnèrent naissance à HAKY.

Mais contrairement à tous ses ascendants, HAKY n'enfanta pas immédiatement. Il était un enfant bizarre et, à cause de cela, ses parents ne voulurent point le garder auprès d'eux. En fait, il avait des dons particuliers et ne ressemblait à aucun enfant de son âge. Abandonné par ses parents, HAKY vivait dans la solitude. Supportant mal cette solitude, il demanda alors secours à TALE, son arrière grand-père. Celui-ci accepta de l'élever. Parvenu à l'âge adulte, il finit enfin par enfanter, lui aussi. Mais son fils n'a plus donné d'enfant. Mais, en contrepartie, il était devenu plus grand devin du village ainsi que de tous les gens qui peuplent la Grande île. Toutes ces gens essayées çà et là, des Côtes aux Hautes Terres) ne sont que des descendants de RASOLO ».

Il est à noter que cette généalogie de RASOLO fait nettement allusion aux seize colonnes du *sikidy*, une fois combinées. Dans sa formule incantatoire pour « réveiller les graines du *sikidy* » (*mamöha sikidy*) et avant de « dresser les différentes colonnes » (*mitöka sikidy*), l'*ombiasa* prend toujours soin de réciter cette généalogie de RASOLO

Ce récit de l'*ombiasa* FIANDROHA de *Manja* montre également que l'arrivée des Arabes à Madagascar s'est faite en deux temps. D'abord une première vague d'immigrant d'Arabie qui ne s'intéressait pas encore à l'art divinatoire et qui buvait de l'alcool. Cette première vague était certainement celle des Arabes préislamiques. Puis, une seconde vague, celle des Arabes islamisés, avec leur art divinatoire par les graines (1).

Il est très intéressant d'entendre d'autres variantes de ce même récit. Certaines d'entre elles nous racontent que l'île était déjà habitée, bien avant l'arrivée des premiers immigrants arabes. Et ces premiers occupants de l'île pratiquaient déjà la divination pour lire les augures, mais pas en manipulant des graines. Le récit que nous avons recueilli auprès du vieux SOANTIÑANA à *Belo-sur Tsiribihina*, il y a vingt ans de cela, raconte en effet qu'avant les

(1) Cf. Pierre VERIN, *Madagascar*, Paris, Karthala, 1990 ; Jacques DEZ, « Le temps et le pouvoir. L'usage du calendrier Antaimoro » in, *Les souverains de Madagascar. L'histoire royale et ses résurgences contemporaines* (sous la direction de Françoise Raison-Jourde), Paris, L'Harmattan, 1983 (pp.109-123).

Vazimba (que certains affirment comme étant les premiers occupants de l'île) il y avait eu déjà des clans bien organisés sur les côtes malgaches comme les *Besofina*, les *Taindrinony* et les *Böla*. Malheureusement, déplore SOANTIÑANA, l'histoire savante n'a retenu, comme premiers visages humains présents à Madagascar, que les *Vazimba* seulement, occultant ainsi les autres groupes des régions côtières (1).

Sans nous attarder sur l'origine du peuplement de Madagascar, écoutons plutôt l'*ombiasa* KAKAY TSIMANADIÑO de la région de *Morondava*, qui va nous apporter d'autres précisions sur l'origine du *sikidy*. Voici son récit :

« Le sikidy vient de MAMAKIVATOHARAÑA dont l'outil magique était une tablette de cristal sur laquelle sont gravées les figures. Avec cette tablette, il soigne les malades, rend riche les pauvres, accompagne les personnes qui désirent avoir des enfants ».

Par la suite MAMAKIVATOHARAÑA transmet sa science à BABAMINO.

Pour soigner les malades, enrichir les pauvres et rendre un couple fécond, BABAMINO n'a plus besoin de consulter sa tablette de cristal. Il lui suffit tout simplement de s'installer au pied d'un grand arbre appelé iabovahitse. Et à l'ombre de cet arbre il arrive à soigner toutes les personnes venues pour le consulter. Et comme talisman :

- a)-aux gens de l'Est, il donne les feuilles sommet de l'iabovahitse ;*
- b)-aux gens du Nord, il donne les branches de l'iabovahitse ;*
- c)-aux gens de l'Ouest, il leur donne la racine de l'iabovahitse ;*
- d)-aux gens du Sud, il leur offre les écorces de l'iabovahitse.*

De bouche à oreille, le nom de BABAMINO a fini par courir sur toutes les lèvres et son autorité va en s'amplifiant. Personne n'arrive à le rivaliser et, très vite, il est devenu incontournable.

(1) Cf. Hubert Jules DESCHAMPS, *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1965 ; Edouard RALAIMIHOATRA, *Histoire de Madagascar*, Tananarive, Librairie de Madagascar, 1982.

Malheureusement, un jeudi, le célèbre BABAMINO a commis une faute impardonnable, en voulant se mésuser avec Zañahary (le Dieu créateur). Furieux, ce dernier le priva de son pouvoir magique qui lui permet de lire directement les présages. En revanche, il le laissa soulager la souffrance des humains. Depuis, BABAMINO continue de soigner les gens et de les accompagner dans leur projet de vie. Mais pour ce faire, il sera désormais obligé de consulter systématiquement ses graines de sikidy».

Ce récit du vieux SOANTIÑANA met en scène deux personnages à savoir, MAMAKIVATOHARAÑA et BABAMINO. Examinons un à un ces deux personnages.

d)-Le nom de MAMAKIVATOHARAÑA

D'après ce deuxième récit, MAMAKIVATOHARAÑA est à l'origine de l'art divinatoire qu'est le *sikidy*. Ce récit, insiste sur le fait que cet art s'enracine dans les mystères de la pierre. Ici, s'agit d'une pierre particulière : le cristal de roche. Normalement, un cristal de roche de qualité n'est pas exposé à l'air libre, à la manière d'un gros bloc de granit qui trône au sommet d'une colline. Malgré cela, dans toute sa pureté naturelle, un bloc de cristal de roche se caractérise par sa transparence lumineuse. Quand on l'expose au soleil, il se laisse entièrement pénétrer par les rayons de cet astre, tout en captant silencieusement la chaleur véhiculée par les rayons du soleil. En focalisant ces rayons de lumière sur un point du cristal, on finit par produire du feu. En plus de cela, le cristal de roche a également cette faculté grossissante, à la manière d'une loupe. L'association cristal de roche / art divinatoire n'est donc pas un pur par hasard. Car le cristal de roche est riche de symboles : il est dans l'« entre-deux », à mi-chemin entre ciel et terre.

1)- Dans *mamakivatoharaña* (*mamaky*, « fendre ; casser ; briser » et *vatoharaña* (« quartz », « cristal de roche ») il y a cette idée d'une personne « qui a la force d'un bloc de cristal de roche ». En cas de choc frontal, c'est plutôt le cristal de roche qui va se briser et voler en éclats, et non cette personne là. Cette personne est donc plus résistante qu'une pierre. Et si elle est parvenue à ce stade, c'est qu'elle a subi une épreuve initiatique de type héroïque (épreuve du feu, épreuve de la douleur, épreuve du jeûne, épreuve de l'obscurité,...), lui conférant ainsi cette résistance à toute épreuve, cette sérénité sans commune mesure et cette force surhumaine.

2)- Dans *mamakivatoharaña* [*mamaky*, « lire », « décoder », « déchiffrer » et *vatoharaña* (« quartz », « cristal de roche »)], on retrouve également l'idée d'une personne « capable de lire les signes cosmiques à la lumière d'un cristal de roche ». Si cette personne est parvenue à ce degré de connaissance qui lui permet de déchiffrer le sens caché des choses, c'est qu'elle a subi l'épreuve initiatique du type sapientiel (épreuve de mémorisation, épreuve des voyages, épreuve du miroir, épreuve de méditation). Les moindres plis et replis de votre vie mentale lui sont transparents, comme un cristal de roche. Elle est capable de lire dans vos pensées, de déjouer les stratégies les mieux échafaudées, de neutraliser les forces les plus hostiles ou, à l'inverse, de vous faire converger toutes les forces positives.

Si on est tenté de dire que c'est cette deuxième grille de lecture de *mamakivatoharaña* qui cadre le mieux avec l'image représentative de l'*ombiasa*, à regarder de près, il n'en est rien. Car en fait, l'*ombiasa* est à l'image et, de cette force tranquille d'un bloc de cristal et, de cette luminosité saisissante de ce même cristal de roche. Autant la démarche intellectuelle et déductive de ce dernier dans l'art de configurer les graines du *sikidy* est ce qu'il y a de plus solide, autant sa démarche symbolique et intuitive pour décoder les différentes configurations du *sikidy* dans une démarche thérapeutique est ce qu'il y a de plus fiable. Le cristal de roche reflète les deux vertus que l'on attend d'un *ombiasa*: sérénité à toute épreuve et clarté de vue dans le maintien et dans le rétablissement de la tonalité vitale. Présenté sous cette figure, l'*ombiasa* ne peut qu'inspirer confiance !

Dans son ouvrage consacré à l'étude du sacré et du profane, Mircea ELIADE a montré que la pierre a toujours fasciné l'homme, par les symboles qu'elle véhicule : « *la pierre, nous dit-il en substance, reste toujours elle-même, elle ne change pas, et elle frappe l'homme par ce qu'elle a d'irréductible et d'absolu, et, ce faisant, lui dévoile, par analogie, l'irréductibilité et l'absolu de l'Etre. Saisi grâce à une expérience religieuse, le monde spécifique d'existence de la pierre révèle à l'homme ce qu'est une existence absolue, au-delà du Temps, invulnérable au devenir* » (1). Ici, il n'est pas question d'adorer la pierre pour la pierre. Cela n'a aucun sens. Mais si la pierre devient un lieu de recueillement, c'est parce qu'elle nous renvoie à quelque chose qui va bien au-delà de sa masse, de sa couleur et de sa forme. C'est le cas des *tsangambato* (« pierres levées ») à la croisée des chemins en pays *betsileo*, des *vaton-tavòny* (« pierres placentaires »),

(1) Mircea ELIADE, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, p.133

au coin Nord-est des maisons *betsimisaraka*, des *fanambanam-bato* (« tables d'offrande en pierre ») qui ornent les lieux de sacrifice en pays *vakinankaratra*, *sihanaka*, *tsimihety*, *antakarana*,... . Dans de nombreuses civilisations en effet, un morceau de pierre plus ou moins grand, plus ou moins finement poli, peut servir, de symbole de sacralité, de parure, de gage d'alliance et de fidélité, d'insigne de dignité et d'honneur, de signe de créativité et de finesse artistiques, d'arme de chasse et de combat, de matériau de construction, d'objet rituel. Écoutons encore Mircea ELIADE à ce sujet : « *Un rocher, un caillou, sont l'objet d'une respectueuse dévotion parce qu'ils représentent ou imitent « quelque chose », parce qu'ils viennent de « quelque part ». Leur valeur sacrée est exclusivement due à ce « quelque chose » ou à ce « quelque part », jamais à leur existence même. Les hommes n'ont adoré les pierres que dans la mesure où elles représentaient « autre chose » qu'elles-mêmes. Ils ont adoré les pierres ou ont fait usage d'elles comme instruments d'action spirituelle, comme centres d'énergie destinés à leur propre défense ou à celle de leurs morts. (...). Par conséquent, le culte ne s'adresse pas à la pierre, en tant que substance matérielle, mais bien à l'esprit qui l'anime, au symbole qui la consacre* (1).

Qu'il s'agisse de « pierre tombale » (que l'on couvre d'un linceul), de « pierre fertilisante » (que l'on enduit de miel, d'alcool, de graisse d'un zébu sacrifié à l'occasion), qu'il s'agisse de « pierre voyante » (que l'on touche avec dévotion et respect), il est toujours question d'accéder à un au-delà, que seuls des initiés sont en mesure d'entrevoir. L'*ombiasa* figure parmi ces heureux initiés.

Jusqu'à ce jour, dans tout le royaume du *Sakalava-Menabe*, conclut KAKAY TSIMANADIÑO dans son récit, chaque fois qu'un *ombiasa* « réveille » ses graines du *sikidy*, ce dernier n'omet jamais d'invoquer le nom de MAMAKIVATOHARAÑA.

e) Le nom de BABAMINO

D'après le second récit sur l'origine du *sikidy*, BABAMINO est l'héritier spirituel de MAMAKIVATOHARAÑA. Ce dernier l'a initié à l'art de lire les

(1) Mircea ELIADE, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1964, pp.188-191.

différentes pulsions du cosmos et les aléas de la vie humaine, rien qu'en interprétant des figures inscrites sur une tablette en cristal de roche. Aucun outil de plus pour prévoir l'avenir et prophétiser sur nos lendemains !

Ici, le disciple a su développer l'enseignement dispensé par le Maître, jusqu'à dépasser ce dernier. Un proverbe ne dit-il pas, « Est bien idiot celui qui n'arrive pas à aller plus loin que son père » (*Adala izay toa an-drainy*), signifiant par là que le disciple ne doit pas se contenter uniquement de répéter, sous peine de dessèchement intellectuel ? Après avoir imité son père, le fils se doit d'innover pour être à son tour imité par son propre fils : ainsi va la ronde des générations. BABAMINO s'inscrit dans cette logique évolutive intergénérationnelle.

L'examen du nom du héros est d'ailleurs très éclairant à ce sujet. *Babamino* est composé de deux termes : *baba* et *mino*. Chez les *Sakalava*, *baba* signifie « père ». Son synonyme est *ray*, *dada*, *iada*. Si en *Imerina* ou en pays *betsileo* on dit *ray*, *dada*, chez les *Tsimihety*, on dira plutôt *iada*. Mais par-delà ces variantes dialectales, c'est que le père reste toujours le modèle à suivre. Car, non seulement il a l'« expérience de l'âge » (*efa ela nitezana*) mais il est également cette « puissance nourrissante » et ce, dans un élan d'amour filial sans faille (1). Cette image idéalisée du père se rencontre partout à Madagascar. D'ailleurs, en inversant « *babamino* », on a un autre terme qui est « *minobaba* ». Or ce terme veut dire : « qui croit à son père ». Par extension, on peut le traduire par : « qui fait entièrement confiance à son père », « qui est à son père ce que le fil est à l'aiguille » ou encore, « qui obéit totalement à son père ». Vue sous cet angle, la première ambition d'un fils, c'est bien de se hisser au même niveau que son père ; et sa deuxième ambition, s'il a encore assez de ressource, c'est de le dépasser. De là toute la portée du proverbe cité plus haut : « *Adala izay toa an-drainy* », que l'Université d'Antananarivo a retenu pour son « logo verbal ». En effet, plus un arbre est grand, plus il veut s'élancer haut dans le ciel.

Faisant preuve d'inventivité et d'élan créateur, BABAMINO a donc élargi ses domaines de connaissance, allant du minéral au végétal. Il ne se contente plus de « lire la face cachée des choses » avec du cristal de roche, mais il va s'initier aux mystères du règne végétal et aux vertus thérapeutiques des plantes.

(1) *Ny ray aman-dreny tsy manolotro vato mafana ny zanany* (Les parents ne vont jamais nourrir leurs enfants de pierres chaudes », nous dit à ce sujet un autre proverbe malgache.

En fait, BABAMINO ne se limite pas uniquement, comme ce fut le cas pour son père MAMAKIVATOHARAÑA, à diagnostiquer. Il va plus loin que cela, en s'inscrivant dans une démarche thérapeutique. Il va donner le talisman approprié (*ravin'aôdy* ; *tanik'aôdy*) pour permettre de retrouver la « voie de la guérison » (*lalan-kavilömaña*). BABAMINO va soigner en s'appuyant sur les vertus des plantes et avec l'aide des puissances de la forêt.

Notons à ce sujet que l'arbre *iabovahitse*, est hautement symbolique. Ce terme est une association de deux mots : *iabo* qui veut dire «en hauteur» et *vahitse* qui veut dire «racine». Il est donc question ici d'un grand arbre, aux racines aériennes et à qui on a donné ce nom très imagé. En fait, il s'agit du banian que les gens du *Menabe* appellent *fiamy* (1). Alors que tous les arbres ont leurs racines enfouies sous terre, cet arbre a cette particularité d'avoir également de longues racines flottantes qui s'entrecroisent et qui dessinent parfois des arabesques inattendues. C'est bien un arbre à nul autre pareil : il est marqué du sceau de l'unicité. Cet arbre manifeste, aux travers de ses racines enfouies, cette présence diffuse des puissances invisibles des entrailles de la terre (le monde des morts et des ténèbres) et aux travers de ses racines flottantes, celle des puissances invisibles du ciel (le monde des divinités et de la Lumière). Cet arbre est donc le lieu de jonction de deux mondes : le visible et l'invisible. De ce point de vue, il nous renvoie à l'ambivalence du cristal de roche qui est à la fois une pierre enfouie dans les ténèbres de la terre et une pierre réceptive à la lumière céleste. Tout comme le cristal de roche, il puise ses forces dans les seins de la Terre-Mère et rayonne de beauté en s'élançant haut dans le ciel. L'arbre banian ou *fiamy* incarne à la fois la tonalité vitale, l'éternelle beauté et la sagesse.

Aussi, suffit-il seulement à BABAMINO de s'installer sous cet arbre, en prononçant des formules incantatoires appropriées (1), pour que toute l'inspiration lumineuse irrigue son esprit. A partir de là, il peut diagnostiquer la source du désordre qui mine telle ou telle personne venue pour le consulter et prescrire à cette dernière les plantes pour y remédier. La notoriété de BABAMINO se trouve ainsi assurée : les gens viennent de partout lui demander conseils pour faire face

(1) Sur la côte ouest de Madagascar, chaque village important possède un enclos qui est orné de *fiamy*. C'est un espace consacré appelé *toñy*. Lieu de formulation de vœux et de libation aux ancêtres, on n'y pénètre que déchaussé et dans le recueillement. La dynastie des *Maroseraña* du qui est à la tête du royaume *sakalava-Menabe* ont fait de l'arbre *fiamy* ou banian l'un des emblèmes de leur pouvoir. De là l'expression : « *toñin'ampañito tsy ialam-pihamy* » (l'enclos royal n'est jamais vidé de son *fiamy*).

à toutes les vicissitudes de la vie. Les gens « avalent sa parole », à la manière du chrétien qui se nourrit pieusement des « Saintes Ecritures ». Il est devenu le « *baba* » (le père) de tout le monde. Et tous « croient » (*mino*) en sa parole.

Un tel succès finit par embrouiller ses esprits. Car, le voici parvenu au comble de ses désirs. Ne sachant plus quoi d'autre désirer, il en arrive alors à désirer de devenir l'égal de *Zañahary* (le Dieu créateur). Dans cette posture, le voici emballé dans le tourbillon des désirs illimités. Et en attendant d'être regardé comme *Zañahary* (le maître du ciel et de la terre) il s'est pris pour le dieu terrestre. C'est ainsi qu'il se pavane au milieu de ses semblables. C'était un jeudi. Contraire à la sagesse de son père, BABAMINO n'a pas su faire preuve de tempérance. Cet écart de posture lui a valu la colère de *Zañahary*. Ce dernier lui a enlevé sa faculté de lire directement les présages. Par ce geste, *Zañahary* veut insister sur la distance incommensurable qui le sépare des humains.

L'intérêt du récit du vieux SOANTIÑANA de *Belo-sur Tsiribihina*, c'est de montrer que l'art divinatoire par le *sikidy* a évolué avec le temps. Avec les différentes vagues d'immigrants venus d'horizons divers qui sont venus peupler « l'île continent », un métissage culturel d'une fécondité fascinante a façonné le paysage social, politique et spirituel de Madagascar. Le *sikidy* offre ici un des exemples éloquents de ce métissage culturel.

Si avec le personnage de MAMAKIVATOHARANANA l'art divinatoire se pratiquait encore sur du sable ou à l'aide de cristaux de roche (allusion aux déserts d'Arabie), avec BABAMINO, à l'inverse, l'opération va se passer sur de la natte (1) en utilisant les graines de l'arbre *fano* (allusion aux forêts luxuriantes de l'Océanie et de la côte orientale d'Afrique). Dans tout Madagascar, les *ombiasa* utilisent les graines de cet arbre appelé *fano* (2). Mais si on pratique maintenant le *sikidy* avec ces graines, l'*ombiasa* ne manque jamais de prendre soin de placer bien en vue, devant lui et devant le tas de graines, un « *bakilam-batomahita* » ou morceau de quartz, certainement pour faire le lien avec l'ancienne pratique (3).

(1) De là l'expression « *talipiky an-tsihy* » (« claquement de doigts sur une natte » ; coup sec de doigts sur une natte ») pour désigner l'action de faire du *sikidy*.

(2) Dans le Sud et le Sud-Ouest malgaches, les autochtones appellent cet arbre « *fano* » ; dans l'Est et le Nord Est, l'arbre et ses graines portent le même nom « *sikidy* ».

(3) L'innovation, si audacieuse et si originale soit-elle, a toujours une histoire.

C'est avec grand soin que l'*ombiasa* choisit ce morceau de quartz qui, normalement, doit être d'une transparence de l'eau de roche. Dans l'Est et le Nord Est de Madagascar il porte le nom de « *fanjava mason'ombiasa* » (« ce qui illumine la vue du devin-guérisseur » ; « ce qui donne au devin-guérisseur une vision éclairée des choses »). La transparence du morceau de quartz symbolise la clarté du jour qui chasse les ténèbres de la nuit profonde (au même titre que la connaissance chasse l'ignorance). En d'autres termes, ce morceau de quartz symbolise cette inspiration lumineuse qui va éclairer l'*ombiasa* dans son interprétation des seize colonnes du *sikidy*, lors de chaque consultation. De là, ces différentes expressions consacrées, du genre : « diseur des choses cachées », « troisième œil », « transfrontalier », « passeur », quand on veut faire allusion à l'*ombiasa*. Car loin de croire à l'étanchéité entre espace visible et espace invisible, les Malgaches y voient plutôt de la porosité. Il en est de même, entre monde minéral et monde végétal, entre monde végétal et monde animal, entre monde animal et monde humain, entre monde humain et monde divin, entre les humains et les étoiles (1). A des degrés différents, le même « souffle de vie » anime donc

(1) Il est très intéressant de noter à ce sujet que dans de nombreux mythes thanatiques malgaches (des mythes qui expliquent l'origine de la mort), on raconte que Dieu est polygame et ses deux épouses sont des sœurs jumelles : la Terre et la Lune. La première épouse ou *vadibe* est la Terre et c'est elle qui a donné naissance aux humains. La seconde épouse ou *vadimasay* est la Lune et c'est cette dernière qui a donné naissance aux étoiles. Le soleil, c'est l'ombre de ce Dieu dans sa fluidité cinétique, quand il fait le va-et-vient entre ses deux épouses. Après une douce rencontre avec la seconde épouse et ses enfants (les milliers étoiles du firmament), on voit l'ombre de ce fidèle Dieu polygame se pointer à l'orient pour une heureuse rencontre la première épouse et ses enfants (les humains des cinq continents). Et à partir du midi, l'ombre décline lentement vers l'occident pour finir par s'y engoutir, en laissant parfois derrière elle tout une traînée de nuages pourpres ou *menarôndro*. On raconte également que ces nuages pourpres que l'on peut contempler à l'orient (au lever du jour) comme au nadir (à la fin du jour) sont tout simplement les pâles reflets du grand bijou d'or que ce Dieu attentionné et polygame ne manque jamais d'offrir tendrement à l'une de ses deux co-épouses au moment de son départ, pour aller jouir de l'autre lit conjugal. Malgré cette égalité de traitement des deux co-épouses et en dépit du lien de sororité qui unit ces dernières (car ne sont-elles pas sœurs jumelles?), la Terre et la Lune n'arrivent jamais à faire taire leur rivalité sournoise ainsi que leur jalousie morbide. Dieu ne souffrant d'aucun désordre a donc tenu à mettre fin à cette situation indigne de sa grandeur. Aussi, non content d'éloigner les deux co-épouses (car avant, elles vivaient dans la même maisonnée, partageaient le même lit avec leur mari et voyaient grandir ensemble leurs enfants), a-t-il procédé également au partage de ses biens : aux enfants de la Terre (nous, les humains), il a légué la sexualité, la biodiversité et la mort ; aux enfants de la Lune (les étoiles), l'androgynie et l'immortalité (Cf. Eugène Régis MANGALAZA, *Vie et mort chez les Betsimisaraka de Madagascar. Essai d'anthropologie philosophique*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp.91-120).

tous ces éléments constitutifs du cosmos. Par rapport au commun des mortels, l'*ombiasa* est cet être d'exception, capable d'appréhender ce « souffle de vie » inhérent à tous les éléments constitutifs de l'univers (que ces éléments soient visibles ou invisibles, animés ou inanimés, proches ou lointains). Ce « souffle de vie » c'est ce que les Malgaches appellent par le terme générique de *iaña* (1) ou de *hasina* (2), et que les populations austronésiennes désignent par *mana* (3). Pour se

(1) Cf. Bernard MAGNES, « Essai sur les institutions et la coutume tsimihety » in, *Bulletin de Madagascar*, N°89, Antananarivo, 1953, p.25. Lire également, Eugène Régis MANGALAZA, *Vie et mort chez les Betsimisaraka de Madagascar. Essai d'anthropologie philosophique*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp.220-244 : «Don de Zañahary au même titre que le souffle vital, le *iaña* nous appartient en propre. Comme le corps, c'est un autre aspect, sur le plan immatériel de notre principe d'individuation : chacun a son *iaña* (...). Le *iaña* n'est pas le souffle vital (*fôfok'aiñy*) qui, du moins le croit-on, a son siège dans la poitrine. Ce souffle vital disparaît avec la mort car c'est lui qui anime et qui donne chaleur au corps. Le *iaña* n'est pas logé dans le corps quoiqu'il peut y pénétrer pour lui donner également force et vigueur : il est plus subtil et plus matériel que le souffle vital. La réalité corporelle n'est pour lui qu'un simple support dont il pourrait bien se passer en cas de besoin. C'est pourquoi le *iaña* ne disparaît pas avec la dissolution du corps. Même la dissolution des ossements, autre support matériel du *iaña*, ou même l'abandon du tombeau par le groupe, n'altère en rien la réalité effective de le *iaña*. (...).A moins d'avoir un talisman puissant et d'en maîtriser les vertus, il ne faut pas se mesurer à un *iaña* dans un combat inégal et nécessairement perdu d'avance, au même titre que l'œuf n'a pas à se mesurer à un rocher (*antôdy akôho tsy miady amim-bato*). De là cette attitude quasi instinctive du Betsimisaraka à s'accommoder des forces oppressives tant qu'il sent qu'il n'a pas les moyens de les écraser à son tour, en attendant de trouver la bonne occasion. Jamais il ne faut s'exposer inutilement. Ce n'est pas un signe de lâcheté ou de défaitisme de sa part, mais plutôt de réalisme et de patience. En jouant sur le temps, on finit toujours par s'en sortir soit par la voie de la réconciliation, soit par l'opposition ouverte et intelligente. En toute circonstance, il faut s'efforcer de trouver la bonne mesure ».

(2) Cf. Jean François RABEDIMY, « Contribution de l'*ombiasa* à la formation du royaume *Menabe* » in, *Les souverains de Madagascar. L'histoire royale et ses résurgences contemporaines* (sous la direction de Françoise RAISON-JOURDE), Paris, Karthala, 1983 (pp.177-192) : «Les villages traditionnels malgaches sont tous dotés d'un *toñy*. La plupart de ces villages portent le nom que l'*ombiasa* leur donne au moment où l'on érige le *toñy*. (...). Le système de connaissance (*hasina*), que garde jalousement l'*ombiasa*, a sa valeur chez les Sakalava actuellement, malgré toutes sortes sorte d'influence venant du monde extérieur. Ces influences n'enlèvent pas l'idée maîtresse qui constitue encore la base des idéologies politiques et religieuses. On ne peut pas dissocier ces modes de représentation et la pratique du *hasina* que l'*ombiasa* illustre».

(3) Cf. Marcel MAUSS, *Essai sur le don*, Paris, PUF (Col. Quadrige), 2007 ; Marcel MAUSS, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF (Col. Quadrige), 2010 ; Lucien LEVY-BRUHL, *L'âme primitive*, Paris, Paris, Félix Alcan, 1927 (ces ouvrages se trouvent dans votre bibliothèque numérique en cliquant www.anthropomada.com ; vous pouvez également les lire dans votre « Dossier d'Appui au Cours N°1 » de cette Unité d'Enseignement sur le *sikidy*).

mettre en disposition d'écoute et d'être en phase avec les *iaña*, l'*ombiasa* utilise des adjuvants comme l'abstinence sexuelle, le jeûne, les toilettes purificatrices, les transes, les chants incantatoires, les danses rituelles, le kaolin ou encore, l'alcool. En plus de ces adjuvants, l'*ombiasa* peut également recourir (comme nous l'avons déjà évoqué plus haut) à d'autres pratiques. Pêle-mêle, citons : le rêve prémonitoire ou *fañambara nôfy* ou *tsindrimandry*, le phénomène de possession ou *tromba*, la consultation des cartes ou *sikidy karata*, la lecture des lignes de la main (*lalan-tsöra-tañaña*), ou encore l'haruspice (consultation des entrailles d'un animal, rituellement sacrifié à cet effet).

Etre en mesure de distinguer correctement là où les autres ne voient que du flou, être à l'écoute de ce que les autres n'arrivent pas à entendre, savoir flairer ce que les autres n'arrivent même pas à renifler, toucher du doigt ce que les autres ne peuvent même pas à approcher : c'est en cela réside les « savoirs d'expérience » de l'*ombiasa*.

L'idée dans tout cela, c'est de faire de l'*ombiasa* ce « transfrontalier » et cette personne ressource sur laquelle le groupe peut toujours compter. L'enjeu est le contrôle de la fluidité du « souffle de vie » (*iaña*) afin de le canaliser. La présence de l'*ombiasa* est donc vitale.

Alors que l'homme ordinaire a cette fâcheuse tendance de séparer et d'opposer pour voir clair dans sa pensée, l'*ombiasa* s'efforce, à l'inverse, d'opposer et de « faire copuler » les contraires. Comme nous venons de le dire plus haut, c'est la porosité des frontières entre visible et invisible, entre matériel et immatériel, entre passé et avenir, entre vie et mort qui autorise cette démarche d'« opposition inclusive » de l'*ombiasa*, pendant que l'homme ordinaire s'englué dans sa démarche d'« opposition exclusive » du genre : « nuit / jour ; vie / mort ; divin / humain ; profane / sacré, ... ».

Avec l'*ombiasa*, nous avons finalement affaire à ce que l'on pourrait qualifier de « pensée ondulante », cette pensée qui aime progresser en spirale plutôt que d'une manière linéaire et tranchée, en jouant sans cesse sur le caractère élusif des frontières.

Car ici, les frontières ne sont pas du tout figées, pour se traduire uniquement par des lignes de démarcation géographique, avec des contours précis. En plus de l'idée de délimitation, elle renvoie également à celle de seuil, d'échange et de passerelle. De ce point de vue, il ne doit plus y avoir une démarcation tranchée entre biologique et symbolique, entre conscient et inconscient, entre intuitif et discursif, entre corps et esprit, entre individuel et collectif, entre la partie et le tout ou encore, entre humain et divin.

Et c'est ainsi que dans sa démarche cognitive (1), thérapeutique et magique l'*ombiasa* va puiser à des sources diverses et contrastées (2).

(1) Cf. Marc CHEMILLIER, *Les mathématiques naturelles*, Paris, Odile Jacob, 2007 (lire plus particulièrement le dernier chapitre de cet ouvrage [pp. 177-208] intitulé « Divination et cognition » et qui est consacré au *sikidy* à Madagascar. Marc CHEMILLIER est mathématicien de formation. Dans ce chapitre (photos à l'appui), il nous fait part de son séjour à Madagascar en 2003, notamment dans la région de Tuléar au cours duquel il a essayé de suivre pas à pas les démarches cognitives de certains *ombiasa* de renom du sud malgache (NJARIKE de l'Androy, BORIBORY de Tuléar). Avec l'aide d'un anthropologue malgache (Victor RANDRIANARY), il a pu apprécier en tant que mathématicien la pertinence des raisonnements hypothético-déductifs de ces *ombiasa antandroy* dans leur recherche de certaines configurations particulières appelées «*fohatse*», «*inton-tsikidy*» ou encore, «*tökan-tsikidy*». De là cette conclusion qui nous paraît particulièrement instructive à l'endroit de ces «grands-maîtres du *sikidy*» : «*La divination malgache consiste à disposer sur le sol des graines sous forme de tableau, dont certaines parties sont tirées au hasard et d'autres calculées selon des règles précises, dans le but de lire la destinée à travers certaines configurations de graines qui y apparaissent. Ses aspects mathématiques ont fait l'objet de plusieurs études traitant de ses différentes variantes africaines ou arabes. Mais les travaux qui lui sont consacrés n'établissent pas de relation précise entre les propriétés formelles du système et les processus mentaux effectivement mis en œuvre par les devins. Le fil conducteur des recherches que nous avons présenté au chapitre 7 consiste précisément à essayer de combler cette lacune, en étudiant les processus cognitifs impliqués dans la production de ces savoirs liés à la divination. (...) L'existence d'un substrat logique articulant les connaissances des devins est une réalité incontestable. Mais celui-ci se manifeste rarement dans un discours, il est en revanche attesté par de nombreux gestes exécutés dans la pratique quotidienne. En déplaçant les graines à la surface de la natte sur laquelle ils sont assis, pour réaliser différentes configurations, les comparer, les énumérer ou effectuer des opérations sur elles, les devins explorent l'univers formel qui sert de cadre à leur pratique. (...) Le travail sur le terrain à Madagascar a permis également d'explorer une autre voie, l'étude des carnets dans lesquels les devins notent certains tableaux de graines. Nous avons rappelé plus haut l'argument probabiliste qui est fréquemment invoqué dans les études ethnomathématiques, lorsque les traces laissées par une activité (dessins sur sable, séquences musicales d'un répertoire traditionnel) en font apparaître un taux élevé vérifiant une activité particulière. On suppose généralement dans ce cas-là que l'apparition de cette propriété n'est pas le fruit du hasard, mais le résultat d'une intention. Toutefois, il faut noter que la mise en série des traces n'est pas réalisée par l'expert indigène, mais par un chercheur qui en fait l'analyse hors contexte. Or, dans le cas des carnets des devins, la situation est très différente, car la mise en série est réalisée par le devin lui-même. Ce trait apporte une information essentielle sur le plan cognitif*».

(2) Cf. Sylvie CROSMAN, Jean Pierre BAROU, *Enquête sur les savoirs indigènes*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.

BIBLIOGRAPHIE

- CHEMILLIER (Marc), *Les mathématiques naturelles*, Paris, Odile Jacob, 2007
- DANDOUAU (André.), "Ny fahombiazan'ny sikidy" in, *Bulletin de l'Académie Malgache*, Tananarive, 1908 (pp. 62-72).
- DANDOUAU (Berthe), « ody et fanafody (Charmes et remèdes) » in, *Bulletin de l'Académie Malgache*, N° XI, Antananarivo, 1912.
- DECARY (Raymond), *La divination malgache par le sikily*, Paris, Publication du Centre Universitaire des Langues Orientales vivantes (Volume IX), 1970.
- ELIADE (Mircea), *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965.
- ELIADE (Mircea), *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1964.
- FAUBLEE (Jacques), "Techniques divinatoires et magiques chez les *Bara* de Madagascar" in, *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, 1951, (T. XXXI), 1951 (pp 127-138).
- *LEVY-BRUHL (Lucien), *L'âme primitive*, Paris, Félix Alcan, 1927
- LOMBARD (Jacques), *La royauté sakalava. Formation, développement et effondrement du XVII° au XVIII° siècle*, Tananarive, O.R.S.T.O.M, 1973.
- RABEDIMY (Jean François), *Pratiques de divination à Madagascar ; Techniques du Sikily en Pays Sakalava Menabe*, Travaux et Documentation de l'ORSTOM (N°51), PARIS, 1976
- RABEDIMY (Jean François), « Contribution de l'ombiasy à la formation du royaume Menabe » in, *Les souverains de Madagascar. L'histoire royale et ses résurgences contemporaines* (sous la direction de Françoise RAISON-JOURDE), Paris, Karthala, 1983 (pp.177-192).
- RUSSILLON (Henri), "Le sikidy malgache" in, *Bulletin de l'Académie Malgache*, (Vol VI), Tananarive, 1908-1909 (p.p. 115-162).

-
- cet ouvrage se trouve dans votre bibliothèque numérique (www.anthropomada.com) et figure dans le « Dossier d'Appui au Cours N° 1 ».

DOSSIERS D'APPUI AU COURS N°1

- ✓ Lucien LEVY-BHRUHL, *L'âme primitive* (ouvrage)

- ✓ Henri HUBERT, Marcel MAUSS, *L'origine des pouvoirs magiques dans les sociétés australiennes* (ouvrage)

- ✓ Henri HUBERT, Marcel MAUSS, *Etude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie* (ouvrage)